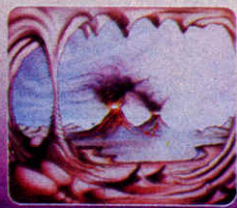


GENESIS

In The Beginning



1 - « FROM GENESIS TO REVELATION »

Réédité sous le titre « IN THE BEGINNING » (Decca).

« Where the sour Turns to sweet » - « In the beginning » - « Fireside song » - « The serpent » - « Am I very wrong ? » - « In the wilderness » - « The conqueror » - « In hiding » - « One day » - « Window » - « In limbo » - « Silent sun » - « A place to call my own ».
Paru en mars 1969.

Genèse certes, mais pas révélation, car Genesis était en 1969 un groupe adolescent qui se cherchait sans trop savoir où il allait, et à qui l'on en profitait pour imposer tous les carcans déjà périmés du pop song. Alors que Led Zeppelin, l'Experience et Pink Floyd avaient bouleversé toutes les données de la musique anglaise, « From Genesis to revelation », premier pas en 33 tours du groupe, dut apparaître bien timide et surtout bien rétrograde pour un nouveau venu.

Ce premier album, quasiment dicté au groupe par leur producteur Jonathan King, se situe entre le pop song et le rock, entre la bubble gum music et le psychédéisme, un disque symptomatique de cette époque-charnière que furent les années 68/69. Le groupe y distille de mignonnettes chansonnettes savamment enrobées des obligatoires violons à la Bee Gees. On pense aux Beatles, aux frères Gibb. Toutefois ces chansons sans audace se réfèrent par leur climat, par leurs textes un peu bizarres (comme on les aimait alors), à un certain psychédéisme, tranquillisé, esthétisé. Il y a ici et là des résonances, des échos, des échappées qui montrent que Genesis n'est pas à sa place dans le cadre étiqué du pop song et qu'il voit déjà plus loin. Si l'on veut le comparer à un grand groupe de l'époque, il faut le rapprocher des Moody Blues, avec le même goût pour un certain classicisme de ton, pour un rock parfois appuyé, pour des chœurs éthérés et surtout la recherche d'une atmosphère. Comme chez les Moodies aussi, tous les titres sont enchaînés, des thèmes réapparaissent périodiquement, la musique est conceptualisée. Toutefois, Gabriel, Rutherford, Phillips, Banks et Silver n'ont pas le métier des Moodies, et ce disque a un petit goût de verjus, point désagréable rétrospectivement. Banks est singulièrement élémentaire au piano, la guitare est râpeuse et aigre comme un fruit pas mûr, et Gabriel chante avec un timbre nasal en imitant Lee Jackson des Nice. Cependant, comme sur « In the wilderness », sa voix s'allume soudain, et l'on ressent que Genesis, malgré sa timidité, n'était quand même pas un groupe comme les autres. Voilà un excellent témoignage de ce que peut-être la genèse d'un groupe, avec les petites taches que cela implique.



2 - « TRESPASS »

« Looking for someone » - « White mountain » - « Visions of angels » - « Stagnation » - « Dusk » - « The knife ».
Paru en 1970.

En un an, énormément de choses ont changé, Genesis a connu une maturation accélérée, il est même devenu parfaitement original et en rupture avec les habitudes musicales de son temps : notre Genesis est né avec « Trespass ». Et l'on n'en finit pas de s'étonner que ce deuxième album ait si peu à voir avec le pâle et timoré « From genesis to revelation ». L'on a récemment redécouvert ce « Trespass » qui, s'il n'est pas du point de vue de sa facture l'un des plus éblouissants de Genesis, est certainement l'un de ses plus beaux disques pour l'égale joliesse et la délicatesse opalescente de ses compositions. Quand le groupe reprit « White mountain » sur scène en 1976, l'on comprit d'ailleurs que « Trespass » n'avait pas vieilli et qu'il avait toujours sa place dans le répertoire de Genesis. L'on est loin d'une œuvre de jeunesse approximative. « Trespass » est déjà du grand Genesis. Ce qui ne fut pas toujours bien compris à l'époque, parce que sans doute ce disque était trop doux et trop délicat pour vraiment s'imposer décisivement à une critique alors très rock.

Ce disque est très attachant car il possède tout au long de ses deux faces une merveilleuse coloration pastel, vaguement bleutée, tendrement floue, même sur un morceau violent comme « The knife ». Ses six morceaux sont comme six porcelaines de Delft. Tout y est splendidement coulé, naturel, câlin. Chaque pièce est en soi un petit régal, aucune n'étant en faute ou en retrait par rapport à l'ensemble. Genesis y est enfin lui-même et il use de l'originalité de son caractère pour s'affirmer, mais pas encore d'audaces au niveau de l'écriture musicale, comme ce sera le cas par la suite (seuls quelques breaks un peu tranchés sur « The knife » laissent pressentir les complexités à venir). Le groupe semble comme libéré et l'on découvre que Tony Banks est vraiment un superbe organiste, qu'Anthony Phillips et Michael Rutherford ont, par leurs dialogues évanescents aux douze cordes, trouvé un son nouveau, que surtout Peter Gabriel possède une voix hors du commun, même si sur « Trespass » il se contente de se servir de l'originalité naturelle de son timbre et ne se lance pas encore dans les acrobaties vocales que l'on sait. Point d'audace encore donc, mais une nature différente et une façon totalement originale de faire sourdre la musique comme un filet de cristal liquide, tel est « Trespass », le doux « Trespass » aux romances d'éther.

devenu nécessaire d'être enfin ensemble et de jouer en groupe. Nous travaillions incroyablement dur, nous passions tellement d'heures à répéter que c'en était ridicule. » (Michael Rutherford). Pour Tony, ce fut « une période, mmmh, well, très formatrice. » Genesis en bava donc, mais put enfin se présenter pour la première fois sur une scène, en novembre 1969, à la Brunel University d'Uxbridge. Le groupe passa ainsi six mois à tourner misérablement par toute l'Angleterre : « Nous ne savions même pas comment installer le matériel pour un concert, se remémore Michael. « Et nous avions l'habitude de voyager avec un panier de pique-nique, contenant des œufs à la coque... durs, des pots de thé et des galettes, et nous débballions tout ça dans les loges. Les autres groupes étaient franchement stupéfaits de voir ça. » Et Tony de préciser : « A l'époque, nous jouions déjà essentiellement des morceaux de « Trespass », et nous n'avions conservé que trois ou quatre pièces de « From Genesis to revelation » qui nous semblaient déjà étranger à nous-mêmes. »

Comme Jonathan King s'était plus ou moins désintéressé du groupe, celui-ci n'avait plus guère de rapports avec Decca, qui ne s'était d'ailleurs guère préoccupé de ces petits jeunots timides et inexpérimentés. Début 70, Tony Stratton-Smith, personnage haut en couleurs qui venait de fonder Charisma, fit connaissance avec Genesis et le signa aussitôt. En juillet de la même année, il les enferme dans les studios Trident pour l'enregistrement de « Trespass », qui sort en septembre. C'est là la date de naissance du véritable Genesis sound. L'album est accueilli avec bienveillance par la critique internationale, mais sans enthousiasme excessif.

A ce moment, les rapports mutuels au sein du groupe s'étaient sérieusement détériorés. Anthony Phillips, jusque-là important compositeur du groupe et responsable de ce son si fluide qui caractérisait le Genesis d'alors (son obtenu par le duo de douze cordes de Phillips et Rutherford), se sentait de moins en moins concerné par la musique du groupe, ne supportait plus de devoir tourner dans des conditions aussi précaires (sans doute parce qu'il était de deux ans plus jeune que ses complices), et avait donc de plus en plus d'accrochages avec le trio du groupe, Gabriel-Banks-Rutherford. De même John Mayhew se sentait un peu tenu à l'écart de la direction des affaires du fait même de l'existence de ce trio si uni. Phillips décida donc, non sans difficultés, de quitter le groupe à l'automne 70, bientôt imité par Mayhew. Comme cela se pratiquait et se pratique toujours, Genesis chercha des remplaçants par voie de petites annonces dans le Melody Maker. Ce fut ainsi qu'à Noël 1970, Phil Collins entra dans Genesis. Phil venait d'en finir avec Flaming Youth, un autre jeune groupe progressif qui n'avait pas tenu ses promesses. Il ne se trouva pas trop désorienté, en entrant chez les « cousins » de Genesis, et le trio des Charterhousiens apprécia fort la venue de ce grand technicien. Par contre, ils ne trouvèrent pas de guitariste sur le moment. Ceci les força donc à répéter pendant trois mois à quatre seulement. « Ce fut le moment où j'appris le plus, affirme Tony Banks, car je fus obligé d'assurer à la fois les parties d'ac-



73 : « Foxtrot show ».

compagnement et les parties solo autrefois tenues par la guitare. Cette nécessité me força à considérablement travailler mon jeu. » Enfin, toujours grâce aux annonces du Melody Maker, **Steve Hackett**, londonien comme Phil, fut incorporé en **mars 71**, complétant la formation, celle qui allait connaître sous cette forme la grande gloire. L'entrée de Steve ne fut pas sans poser quelques problèmes à Genesis. « Pendant la période où nous jouions à quatre, précise Michael, nous avions totalement mis au point « Musical box ». Mais le morceau était écrit en fonction de quatre musiciens seulement. L'arrivée de Steve nous obligea à le réécrire, ce qui retarda l'enregistrement de *Nursery cryme* ». Néanmoins, de même que Phil Collins était très supérieur à John Mayhew, de même Steve se montrait-il beaucoup plus agile sur le manche qu'Antony Phillips. Aussi fut-ce considérablement renforcé que Genesis sortit de cette première petite crise qui préluda à sa grande ascension. **Début 71**, on peut dire que Genesis est stabilisé, musicalement et humainement. Le temps des succès peut dès lors commencer.

2/ Sous le signe de l'ange Gabriel (1971/1975)

Dans toute la première partie de la carrière de Genesis, la plus obscure, il fut assez peu question, on l'a vu, de Peter Gabriel. Dans la mesure où le groupe s'était peu montré sur scène et n'en était pas encore à un tel point de maturité live pour oser innover, dans la mesure aussi où Peter se contentait souvent sur disque d'être le chanteur sans plus, un chanteur là aussi

sans trop d'audace se contentant de l'originalité de son timbre de voix pour faire la différence, il était normal qu'on ne se fut pas aperçu de l'éminence de son talent. Mais dès que le groupe se montra vraiment en scène, à partir de **71**, ce fut la révélation, puis la fascination que déclencha ce petit jeune homme timide aux drôles d'idées. De plus en plus, Genesis fut dès lors placé sous le signe de l'ange Gabriel, par la force des choses. Une situation qui causa un embarras constant et croissant chez Peter qui finit par résoudre le problème en quittant le groupe en **1975**, après l'avoir si profondément marqué.

Les six premiers mois de **1971** furent occupés à rôder la nouvelle formation par une série de concerts britanniques tandis



Mike Rutherford



Peter Gabriel

que « The knife » sortait en 45 tours. L'été fut consacré ensuite à l'enregistrement de « *Nursery cryme* », mis en boîte comme « *Trespass* » aux célèbres Trident Studios de Londres. L'album sortit en **septembre 71** et reçut des louanges de la part de la critique britannique. Le groupe poursuivit sa série de concerts sur le sol britannique. Il ne sortit pas des terres de sa gracieuse Majesté avant le **printemps 1972**. Toutefois, les Anglais répandirent la rumeur selon laquelle le groupe possédait un fascinant showman en la personne de Pete Gab. Le groupe jouait alors essentiellement des morceaux de « *Trespass* » et « *Nursery cryme* », « *The knife* » et « *Musical box* » donnant lieu à des perfor-



3 - « NURSERY CRYME »

(Charisma-Phonogram 9103 100)

« Musical box » — « For absent friends » — « The return of the giant hogweed » — « Seven stones » — « Harold the Barrel » — « Harlequin » — « The fountain of Salmacis ».

Paru en 1971.

« Nursery cryme » est un disque capital dans la carrière de Genesis parce qu'il définit pour la première fois ce que seront les grandes lignes de la démarche de Genesis dans les années 71/75. D'abord parce qu'il est le premier album de la formation canonique avec Phil Collins et Steve Hackett. Ensuite parce qu'il entame un travail de reconstruction musicale du rock song, qui se voit débité, étagé, stratifié, devient une structure à horizons multiples. L'arrivée de Collins et Hackett, grands techniciens, a permis au groupe de commencer à innover musicalement : breaks, mesures impaires, mélanges de ton, solos, arrangements sophistiqués font leur apparition, à un stade encore modeste, mais réellement sensible. Genesis sonne comme un professionnel, mais aussi comme un inventeur de tonalités. D'autre part, on assiste à une théâtralisation de la musique : nombre de pièces (« Musical box », « Harold Fountain ») sont écrites sur plusieurs personnages, et donc plusieurs voix, et sentent une vocation de mise en scène. Ceci est important pour expliquer les métamorphoses de la voix de Pete Dinkley qui est par le fait même obligé de jongler avec ses cordes vocales pour jouer les différents personnages. Il explore ainsi toutes ses (grandes) possibilités, et c'est ainsi que sa voix acquit la richesse que l'on sait. Même sur des morceaux à un personnage comme « Seven stones », il se met à faire varier sa voix, à visiter divers registres : il devient tel que nous le connaissons.

Enfin, du point de vue inspiration générale, « Nursery cryme » entre dans le champ de la fantasy anglaise, à la Lewis Carroll, met en scène des enfants, joue sur un certain merveilleux, mêlé d'un sens inné de l'humour et du « grotesque » au sens où Edgar Poe emploie ce mot. Voilà une ligne d'inspiration que l'on retrouvera dès lors constamment chez Genesis. Le titre lui-même résume tout : Nursery cryme est la condensation de Nursery rhyme (la chanson enfantine, la comptine). Beaucoup de Genesis se trouve dans ces deux mots, dans leur fabrication autant que dans leurs connotations. Et en fait, qui mieux que Genesis par la candeur obscurcie de sa musique a su évoquer vraiment les troubles de l'univers enfantin ? Le groupe aurait pu faire la musique de « L'autre ». « Nursery cryme », on le voit, est décisif.



4 - « FOXTROT »

(Charisma Phonogram 6369 302)

« Watcher of the skies » — « Time table » — « Get'em out by friday » — « Can-utility and the coastliners » — « Horizons » — « Supper's ready ».

(Paru en 1972)

Si « Nursery cryme » définissait clairement les options de Genesis, on pouvait cependant le trouver inégal par certains côtés, quelques morceaux comme « For absent friends » ou « Harlequin » se dessinant en creux dans le profil de cet album surtout marqué par UN grand morceau, « Musical box ». Il n'en va pas de même de « Foxtrot » qui est éblouissant d'un bout à l'autre et dont les morceaux les moins connus, comme « Time table » ou « Can-utility and the coastliners » sont de petites splendeurs de cohésion et de charme. Le dernier nommé concentre par exemple en quelques minutes tout le Genesis de 72 et recèle presque autant de richesses diverses que le vaste « Supper's ready ».

Ce que l'on remarque surtout dans « Foxtrot » c'est d'une part que Genesis est parvenu à se créer sa propre musique à partir d'éléments précédemment banalisés par d'autres (le rock song par les Beatles, l'emploi du mellotron et de la flûte par les Moody Blues), que d'autre part il ne cesse d'accroître la complexité de cette musique, notamment en créant ici sa pièce la plus complexe, « Super's ready », chanson devenue épopée à rebondissements multiples. L'on est très loin désormais du rock song commun, que le groupe ne cessera pourtant jamais d'avoir en tête. Jamais mellotron n'avait sonné comme dans « Watcher of the skies », jamais l'on n'avait entendu des rythmes bancaux comme ceux de « Apocalypse in 9/8 » (pour lequel Phil avoue volontiers avoir fait sa meilleure partie de batterie). Désormais, Genesis fore l'inédit. Il se crée son propre son (notamment ces rythmiques sèches et saccadées de Rutherford qui seront mille fois réutilisées par la suite). Au sein d'un équilibre parfait entre l'acoustique et l'électrique, Genesis s'accomplit pleinement dans « Foxtrot ». Il y lâche aussi la bride à son imagination délirante (celle de Peter Gabriel en fait) : cette histoire de mutation génétique rapetissant les gens pour mieux les caser dans les grands ensembles (« Get'em out by friday »), ou de ce vieillard qui frappe la terre pour faire sortir les vers et servir le souper aux oiseaux, sont fascinantes de nouveauté et de fraîcheur, avec toujours cette balance entre l'humour et l'angoisse que sait si bien régler Gabriel. « Foxtrot » est en fait le premier accomplissement total du groupe. Ce n'était qu'un début.

mances remarquées. Les Européens devront attendre juin 1972 pour découvrir enfin Genesis, ce à l'occasion d'une tournée de promotion organisée par Charisma. Le groupe partageait l'affiche avec Van Der Graaf Generator et Lindisfarne, alors la vedette du label. Ce fut le 26 juin que Genesis donna son premier concert en France lors du Charisma Show de l'Olympia. Le spectacle de Genesis n'était point encore cette féerie que l'on connut par la suite. Peter n'usait pas encore de masque. Il apparaissait tout vêtu de noir, le visage blanchi comme celui d'un saltimbanque. Mais cette simplicité, parce qu'elle s'accompagnait d'un authentique magnétisme et d'une profonde émotion, engendrait déjà une inexplicable fascination.

Après ces premiers pas en terre continentale Genesis s'enferma comme chaque été dans les studios (Island cette fois) pour les séances de « Foxtrot ». Puis il reprit la route, toujours galérant. Genesis était loin d'être alors une vedette et appartenait davantage à la catégorie « espoirs britanniques », et c'est pourquoi il se produisait dans des festivals aussi miteux que celui de Seloncourt, en septembre 72. Toutefois, à partir d'octobre de la même année et la parution de « Foxtrot », les choses se mirent à évoluer décisivement. L'album fut très bien accueilli partout en Europe et le groupe devint le grand cheval de bataille de nombreux critiques enthousiasmés, tel Jean-Paul Commin, premier prophète genesisien en pays franc. Le groupe se décida alors à mettre le paquet pour franchir le pas le séparant du succès, et prépara pour ce faire un show avec costumes et masques pour utiliser vraiment le côté théâtral de ses compositions. Il fallait frapper d'autant plus fort qu'il venait de décrocher son premier contrat américain.

Ce fut donc en décembre 72 que les Américains eurent la primeur du premier vrai show de Genesis, centré autour de « Foxtrot » et « Musical box » avec le costume de femme-renard, le masque de fleur, le fameux domino rouge et noir etc. réalisations de deux amis de Peter Gabriel, Guy Chapman et Erica Issitt qui dessina les costumes et les masques de Peter jusqu'à « The lamb lies down on Broadway ». Ce fut même lors du vénérable Christmas que Genesis fit ses débuts à New York : cela dut faire un effet charmant dans l'atmosphère enluminée de la Grosse Pomme à cette période de l'année. Ce fut un succès, mais Peter, terrorisé ce jour-là par l'importance de l'enjeu, crut le contraire et sortit de scène vert de peur en réclamant tout de suite un ticket de retour pour Londres. Il fallut plusieurs heures pour le convaincre qu'il avait fait un triomphe et que Genesis avait rejoint Moody Blues et Jethro Tull dans le cénacle restreint des Anglais reconnus par New York City... A partir de ce jour, Genesis eut une excellente réputation aux States du point de vue scénique et remplit toujours les salles où il se produisit. Les ventes de disques furent par contre plus lentes à démarrer et le groupe ne commença vraiment à faire de l'argent outre-atlantique qu'à partir de « A trick of the tail » ! Le show « Foxtrot » ainsi bien baptisé fut présenté ensuite en Europe début 73, avec notamment un passage remarqué au Bataclan en janvier pour Pop 2, puis de nouveau aux States pour une plus vaste tournée en avril, et encore en Europe en mai, et principalement lors d'un concert